



K,

HISTOIRES
DE CRABE

Rebelote. Un nouveau cancer. Petit. En fait, pas si petit que ça : il y a des métastases dans les os, dans le poumon et dans le foie. Et puis, plus critique, voilà que sont apparues, début novembre 2009, des métastases cérébrales. Ce K2* surgit près de quatre ans après le premier cancer du sein qui m'a valu de tourner amazone puis d'être reconstruite. Je vais essayer de raconter au jour le jour cette nouvelle expérience, en photos légendées, bien que je ne sois pas une bonne photographe. Sourire aussi. Ça m'occupera. Question 1 : est-ce que mon nouveau cancer a un sens ? Finalement, je pense que oui. Question 2 : est-ce que ce blog sera ludique ? J'essaierai, mais ce n'est pas garanti à cent pour cent.

* Note de l'éditeur : « K, pour cancer », comme expliqué dans la rubrique « À propos de l'auteur » qui accompagne le blog. Cette rubrique, qui s'ouvre par les lignes ci-dessus, se poursuit par une reprise des explications données par l'auteur dans ses posts des 11.06 et 16.06.2009 sur le changement de titre de son blog, d'abord *Crabistouilles* puis, vite, *K, histoires de crabe*. L'adresse, elle, n'a jamais changé (<http://www.crabistouilles.blogs.liberation.fr>). Elle permet toujours d'accéder au blog et aux très nombreux commentaires qu'il a suscités jusqu'à la mi-avril 2010 (depuis, il n'est plus possible d'ajouter de commentaires).

Vivante

Je suis on ne peut plus vivante. Je m'agite beaucoup (vie privée), je bosse un peu (je joue l'assistante du jeune Arnaud, ce qui fait rigoler tout le monde sur le plateau, n'étant pas réputée pour savoir déléguer, et là, quand j'arrive : « Que dois-je faire, Arnaud ? »), je fais du sport tous les jours (si, si, vu que je dois ralentir la clope si je ne veux pas avoir d'immondes cicatrices, déjà que je suis copieusement balafmée, et vu que je ne tiens pas à prendre 10 kg), je lègue mon corps à la science (je sers de cobaye aux internes à l'hosto sous l'œil des chefs de clinique, ils cherchent, ils IRMent cette foutue méga tumeur qu'ils ne trouvent pas, juste un ridicule mini nodule, ils prélèvent au trocart, ils biopsient, ils ne savent toujours pas à quelle sauce ils vont me charcuter), j'envoie bouler ma mère qui m'appelle tous les jours (« Je pense à toi tout le temps, je prie pour toi », « Si tu pouvais t'abstenir, ça m'arrangerait »), je m'engueule avec ma chère sœur qui elle aussi m'appelle tous les jours (elle est médecin, très dévouée, adulée par ses patients, et elle s'est mis en tête de me soumettre à un dépistage génétique de tous les cancers de la terre, ce qui me semble insensé, elle revient à la charge tous les jours). Bref, TVB et j'oublie un peu les blogueurs, même mes préférés.

Ce qui précède est un copié-collé d'un mail envoyé à LA (ne m'en veux pas trop, LA, de rendre public ce mail privé, mais tu m'as dit qu'il était « touchant », alors touchons).

Autoportrait dans salle d'attente



Hôpital Saint-Louis à Paris. Service de chirurgie plastique et réparatrice. Salle d'attente. Je suis en terrain connu. Depuis 2005, j'ai été opérée ici à six reprises. Pour preuve, mon torse balaféré (non, je ne le montre pas), on dirait une toile de Georges Mathieu (un peintre que je déteste). Ici, je connais la plupart du personnel. Il y a par exemple Odile (cadre infirmier, qui met la main à la pâte) et Danielle (infirmière panseuse, du genre qui pense), toutes deux que j'apprécie beaucoup. Elles se souviennent de mon nom.

J'ai rendez-vous avec le chirurgien qui doit me charcuter le sein gauche dans une semaine, puis avec l'anesthésiste. Ce chirurgien, JOC¹, est intervenu cinq fois sur mon corps. La première fois, par hasard : il était de permanence, c'était la veille d'un 15 août, il avait fallu faire une biopsie en urgence et poser un cathéter. C'est que le service de chirurgie réparatrice opère aussi pour le service d'oncologie (puisque désormais on dit « oncologie » et non plus « cancérologie » ; est-ce de la *novlangue* politiquement correcte ? je le crains).

1. Les initiales et les prénoms des soignants ont été modifiés tout au long du blog.

Selon les infirmières et le photographe du service, JOC est un « virtuose », spécialiste des lambeaux pédiculés (allez voir dans Google, je crois que c'est une histoire de dentelle sur les veines et artères). Il a été chef de clinique ici, aujourd'hui il est « attaché ». Mon cas ne doit présenter aucun intérêt pour lui, la routine, mais il a toujours accepté de me suivre. Une seule fois, lors de la mastectomie (je traduis : l'ablation du sein), c'est un interne qui a officié, JOC n'étant pas disponible. Mais c'est lui, JOC, qui m'a « reconstruit » feu le nichon enlevé.

Salle d'attente. J'attends. Comme d'habitude. Sans pester. J'ai de la lecture, comme toujours : *Codicille*, de Gérard Genette, la suite de *Bardadrac* dont je m'étais délectée. À l'hôpital, il est normal d'attendre, car arrivent parfois des urgences. J'attends et je prends deux ou trois photos de ma tronche (oui, c'est flou, pas exprès, je maîtrise mal mon compact). Je fais semblant d'ignorer les regards des cinq, six autres qui patientent eux aussi. Je les entends penser très fort : « Mais qu'est-ce qu'elle fout ?... Pour qui elle se prend ?... Elle est zinzin... »

Il est de bonne composition, mon chirurgien. Je lui annonce, un peu embêtée, que la biopsie supplémentaire effectuée la semaine dernière est toujours en cours d'analyse au laboratoire d'anatomie-pathologie. « Ce n'est pas grave, je ferai ce qu'on me dira. » Pas ramenard ni râleur. Ça m'épate, ce genre de type, à la fois hyper compétent et modeste.

Ce sera sans doute (c'est moi qui l'en informe) curage axillaire, tumorectomie (?), pose de cathéter (?), en vue d'une chimiothérapie). Il met ces points d'interrogation sur une fiche. Et il me file son adresse mail pour que je le tienne au courant, si j'en sais davantage. De toute façon, le programme des festivités sera indiqué dans mon dossier.

Il reviendra opérer spécialement pour moi vendredi 12 juin. Il s'est arrangé avec la nouvelle chef de clinique et a réservé un créneau au bloc opératoire. Il prévoit qu'on commencera par moi. Youpi, je ne crèverai pas la dalle et devrais pouvoir me sustenter vers 14 heures... si j'en crois mes expériences précédentes.

8/06/2009 - 20h00

De la pudeur, de l'impudeur



Ai passé la journée avec AB. Très drôle, grande diversion et grande lessive des idées. Je le raccompagne au train, il habite à 150 bornes de Paris. Sitôt arrivé, il m'envoie un texte de Cortazar, magnifique : « *Hay cama en camarada.* » Je lui demande de revenir mercredi soir et de passer la nuit avec moi. Ce sera l'avant-veille de l'opération, il le sait. Il ne veut

pas, il ne peut pas, il commence des travaux chez lui, « pendant quinze jours, je ne bouge pas », d'autant que ses enfants vont arriver bientôt. Je comprends. Je ne comprends pas.

Voilà les limites de l'exercice « blog ». Impossible ici de parler davantage de AB, ni de creuser ce surcroît de vitalité (Eros et Thanatos, on dirait). Ce serait un livre, oui j'irais. Les mots décanteraient, raturés, repris ou supprimés. Mieux écrits aussi. Là, sur un blog, gare à l'immédiateté, hop, « enregistrer », « publier maintenant », et on peut être à nu, sans la médiation du temps qui a passé. Sûr que ça bride le souci de vérité et le dévouement.

09/06/2009 - 15h32

Une vieille histoire de K



On se fréquente depuis une quinzaine d'années, le D^r EB et moi. Si elle n'était pas mon médecin traitant, elle pourrait être une amie. Elle a trouvé la parfaite distance médicale, ni trop près ni trop loin. Mes hauts et mes bas, elle connaît, elle m'a vue aller bien (comme maintenant), aller mal (comme parfois).

J'ai rendez-vous avec elle pour la tenir au courant et pour qu'elle signe l'arrêt maladie de trois mois qui a commencé hier. Je dois transmettre ce papier au plus vite à mon employeur afin que mon remplaçant Arnaud ait un vrai CDD, correctement payé.

Je demande à la photographe, elle accepte, puis se ravise, veut savoir pourquoi.

— Pour un blog, autour de ce qui m'arrive.

— Ça va être diffusé ? En accès public ? Mais c'est très intime, ces choses ! Vous devriez plutôt faire un livre !

— Mais la contrainte d'un post par jour est excitante, bien plus qu'un livre au long cours.

Bon, je lui dis où j'en suis à l'hôpital avec ma nouvelle « merdouille ». Au moins, le terme la fait rire, on dirait que ça la rassure que je le prenne comme ça. Elle inscrit quelques mots sur mon dossier. Là, je me lance :

— Je voudrais photographe la page que vous m'aviez montrée quand je vous ai annoncé mon premier cancer. Vous savez, quand vous aviez noté, en 2002 ou 2003, que je voulais un cancer.

Elle feuillette, elle retrouve, elle me montre.

— Mettez votre doigt sous la phrase.

Elle s'exécute, l'air réticent.

Je déchiffre : « ... voudrait un K pour mourir vite fait... »

Je prends la photo.

— Mais c'était l'époque où vous n'alliez pas bien du tout !

Elle semble désolée, comme si je voulais réactiver ces vieilleries. Comme si la mise à jour de cette trace pouvait

m'entamer aujourd'hui. Mais non, ça m'amuserait presque. Je considère cette phrase en spectatrice, ça n'est plus tout à fait moi. Elle me regarde mi-rigolarde, mi-consternée.

Je promets de l'informer jeudi matin de la suite des événements. Normalement, je saurai le diagnostic précis. Et, peut-être, le traitement subséquent...

En la quittant, dans la salle d'attente, j'amorce un geste pour l'embrasser. Mais non, ça ne se fait pas. On se serre la main.

10/06/2009 - 17h50

Aller lui casser les pieds ?

Et s'il oubliait d'aller au « staff »... Il, c'est le D^r GG, le cancérologue (pardon, l'oncologue) qui me suit à Saint-Louis. Le « staff », c'est la réunion pluridisciplinaire hebdomadaire où sont discutés les cas litigieux. Et où doivent être décidés, au vu des résultats de la seconde biopsie, la nature précise de l'intervention sur ma personne après-demain, ainsi que le traitement afférent (radiothérapie ou chimiothérapie). J'aimerais savoir, ça traîne quand même depuis près de trois mois, cette histoire.

Sachant primo que le staff est à midi, deuzio que j'habite en face de l'hôpital Saint-Louis (je traverse la rue et j'y suis, imaginez ma chance), tertio que je suis d'une

nature anxieuse sous mes dehors crâneurs, j'avais prévu de me pointer à l'hosto à 11h45, à la consultation du D^r GG, de le guetter, de lui rappeler incidemment qu'il y avait staff, et de l'interroger sur le résultat du dernier prélèvement.

Hélas, prise par un peu de boulot sur l'ordi (oui, je continue vaguement à bosser tout en étant en arrêt maladie), j'ai laissé passer l'heure. 12h15. Trop tard. Je me précipite sur le téléphone et j'appelle la secrétaire du D^r GG. « Il vient de partir au staff, il a pris votre dossier, les résultats sont arrivés. » Rassurée, je suis, il n'a pas oublié... (patate, comme s'il allait oublier !) Je tente un « Et qu'est-ce qu'ils disent, les résultats ? », pourtant je sais que la secrétaire n'a pas le droit de moufter, que la procédure d'annonce est très encadrée. « Je ne peux rien vous dire, moi ! » Évidemment. « Le D^r GG vous appellera. »

Il est 17 heures et il n'a pas appelé. À sa décharge, le mercredi, il enquille dix-sept à dix-huit rendez-vous, chaque fois une bonne demi-heure, et c'est pas du léger-léger. Ça rigole rarement dans son bureau. Pas de soupe, une charge mentale maximale, comment tient-il le choc ? Peut-être grâce au staff... Certes, je pourrais foncer maintenant et le choper entre deux rendez-vous. Mais je sens que ça va lui casser les pieds. N'abuse pas du cassage de pieds, MDA, il y aura d'autres occasions plus urgentes de s'y livrer. Un bon malade est un malade zen (j'ai pas dit « mort »). Ça s'apprend, j'ai fait quelques progrès, c'est pas facile.